

La lumière en moins

Triptyque 1

J'ai toujours senti que la lumière sous laquelle j'évoluais s'éteindrait vite, que ma vie n'était qu'une mise en scène factice. Ce qui me dévoilait aux autres ne m'était pas dû et ne serait pas éternel. Le temps m'était compté plus qu'à quiconque et je ne devais pas abuser du sursis que la lumière me laissait. Mon apparition serait furtive, juste le temps d'un acte. Il fallait alors qu'il soit parfait : la qualité devrait compenser la longévité qui vous était accordée. Ce n'était pas la mort mais l'ombre qui allait me prendre, me perdre. Tu continueras à avancer, drapé de ma lumière, celle que le temps m'aura volée... demeurant à jamais un endeillé de lumière. Pour le moment, je peux encore me l'approprier, jouer avec, puisqu'elle continue à envelopper mon corps, se faire doux cocon rassurant, vital. Je peux encore dire qu'elle est mienne même si elle se fait de plus en plus ténue. Et même si, parfois, mon corps tremble de ne la percevoir qu'à peine, je la devine, la surprends encore dans mes gestes. Je sais qu'elle donne un contour à mes soupirs, les dessine, petits traits de lumière bleutée, de fumée éphémère. Je la sens en moi, autour de moi, tendre présence infime mais nécessaire.

Et puis, un jour, tout devient plus réel. L'appréhension fait place à la menace. Menace qui s'est matérialisée en tes mains : tu as commencé à peindre en décembre.

C'est en décembre que tu as commencé à peindre et c'est en décembre que cette histoire, que notre histoire a commencé et signé la fin de la mienne. Ma vie a été mise en suspens par ce que l'impalpable de tes toiles m'enlevait. J'ai senti ce qui se passait sans pourtant parvenir à mettre des mots dessus. Qui y parviendrait d'ailleurs ?

Peu à peu, l'intuition familière s'est intensifiée. Elle a tissé sa toile, s'est insinuée dans ma vie, mes pensées. Le cauchemar quotidien a fini par me hanter : je sentais que je disparaissais. La lumière ne m'enveloppait plus comme avant. Pas, du moins, comme elle le faisait avec vous. Ombre de moi-même, je devenais l'image fanée d'un passé proche qui jusque-là ne me paraissait pas filer entre mes doigts. À demi consciente, j'évoluais en parallèle des autres, seul point en noir et blanc dans le décor coloré. Parfois, le sépia prenait le dessus. Mais eux, autour de moi, virevoltaient sans cesse, me saoulaient de leur farandole de vie. Des arcs-en-ciel de lumière se reflétaient sur leurs corps, s'imprimaient sur mes pupilles sombres. Et, de mes yeux abîmés, coulaient des larmes grises.

Le changement s'est opéré de façon subtile, cela participe à sa beauté. On ne disparaît pas d'un coup, d'un seul. La lumière s'évanouit peu à peu. Ce n'est une réalité que pour l'être humain qui se trouve au centre du phénomène.

C'est en décembre que tu as commencé à peindre, et, peu de temps après, les premiers symptômes ont commencé à apparaître. Tout a changé alors. Quand on a compris qu'il est inutile de se faire des illusions, la vie s'habille d'un voile sombre. Minimalisme des sentiments, des relations, aucun superflu. Pas de temps perdu à gaspiller cette lumière si précieuse qui ne m'enveloppera pas longtemps.

Le pinceau glisse sur la toile, sans bruit, guidé par tes gestes feutrés. Le frottement est doux, quasi silencieux. Mais ta main se fait épée de Damoclès, me rappelle ma situation, sans cesse. Témoin muet de mon effacement, elle reflète de mieux en mieux la lumière qui peu à peu me quitte.

C'est en décembre que tu as commencé à peindre... Peut-être est-ce parce que la lumière te faisait défaut que tu as voulu me voler la mienne ? Peut-être est-ce seulement l'hiver qui est responsable de tout ça. On n'en parle pas. Que dire de toute façon ?

Nous savons tous les deux ce qui se passe et nous ne ferons rien pour arrêter le massacre. Mon exécution. Nous savons tous les deux que c'est parce que c'est nous, que cela n'a rien à voir avec l'hiver

et ce soleil avare ; ce n'est pas un hasard mais un point de départ comme un autre.

Je sais qu'il me suffirait de te quitter pour continuer à être. Mais ce n'est pas envisageable car je suis ta nourriture. Je te suis devenue indispensable d'une façon nouvelle, de la plus belle manière qui soit. Ce n'est pas une métaphore de l'amour, c'est la disparition réelle de mon être au profit de quelque chose de grand et d'éternel. Je suis une œuvre à part entière qui se construit en se délitant entre tes doigts, en s'évaporant dans l'air du temps. Qu'y a-t-il de comparable à cela ? L'essentiel se pose sur la toile, naturellement. Je ne savais pas que j'étais aussi belle. Rien ni personne ne me fera devenir ce que je vaudrais avec toi. Même si je ne serai bientôt plus. Le prix à payer, caressante fatalité, me paraît largement équitable. C'est en disparaissant que j'existe le plus. La sensation est physique. Plus je m'efface et plus je suis là, d'une façon parfaite.

C'est en décembre que tu as commencé à peindre et je ne sais même plus quel mois nous sommes... Je sais que les temps ont changé. Je n'abuse pas de la lumière, elle m'est trop comptée désormais. J'écris ici tous volets fermés car je sais mieux que quiconque ce que le jour peut me ravir sous ses aspects bienveillants.

N'est-il pas légitime de vouloir conserver le plus possible une parcelle de réalité physique ? De vouloir m'accrocher à cette existence que tu m'ôtes un peu plus chaque jour ?

On n'est plus en hiver désormais, mais rien n'a changé. Sauf que c'est le soleil qui me réveille maintenant. Tu es là, à m'attendre tous les matins, tous les jours. Je me plie à ton besoin, plus poupée de chiffon que femme animée, aimée. Je ne sais même pas s'il est encore question d'amour entre toi et moi.

Debout, face à moi, tu me regardes avec cette lueur brillante qui vacille dans ton regard.

Le pinceau dans ta main gauche. Toujours cette posture un peu trop sérieuse. Mais, c'est vrai, nous avons conscience que c'est tellement sérieux ce que nous faisons. Ce n'est pas juste un tableau. Car c'est aussi sur toi que viennent se déposer les couleurs que je perds, sur toi qu'elles se voient le plus. Non, la lumière qui me fuit n'est pas perdue pour nous deux.

Nous sommes au printemps. Hier, tu me l'as murmuré. Nous sommes au printemps et je ne sens même pas que le temps a changé car la morsure douloureuse du froid m'abîme un peu plus chaque jour. C'est une sensation grave, solennelle, inévitable. Cela fait partie du processus.

La piqûre attaque ma peau sèche, marbrée. Il n'y a plus beaucoup d'eau dans mon corps, désormais. C'est l'ombre, je pense, qui l'a aspirée. Mais ce liquide s'est mêlé aux huiles grasses, épaisses, que tu étales en angles aigus sur les toiles de ma vie, véritables éclaboussures d'éternité. Ma vue se trouble, mes larmes brouillent les coloris. Leur brillance, leur aspect translucide, leur consistance, rien de tout cela n'est naturel. Je paie de ma vie cet aspect unique. Cette peinture trop liquide a maculé le sol de ses couleurs bigarrées. Tu les piétines parfois, pour mieux faire semblant de ne pas comprendre. Et tes épaisses semelles se parent alors de centaines de dents de lumière. Plus que tout, c'est l'indifférente désinvolture de tes gestes qui me déroute, me fait mal. Chaque matin, tu poses sur moi un regard encore plus noir. Et je m'étonne à chaque fois que tes yeux ne soient pas, eux aussi, teintés des couleurs que tu m'a prises.

Je sens que le processus est en cours mais mon corps refuse la transformation. Dans mes bras surtout, les tissus se resserrent. C'est devenu tellement fort que j'ai fini par comprendre : mes veines se dessèchent. Le sang les quitte, elles seront bientôt vides. Tandis que les tiennes, je le vois sur tes mains, se font plus épaisses, se gorgent de cette vie que tu peins. Je ne sais plus respirer. J'ai beau fermer les volets pour économiser la lumière, ma trachée se resserre tandis que je m'asphyxie peu à peu. Seul le soleil violet, unique rayon de lumière de ta dernière toile, parvient à m'apaiser un peu. Souvent, je le regarde, et parfois, grâce à lui, le cauchemar de ma mort s'amenuise.

C'est moi, cette fois, qui fais semblant de ne pas comprendre la pierre tombale grise que l'on aperçoit dans ce petit cimetière de village, à peine illuminé par l'étrange soleil. Le chemin qui y mène est

si fin qu'il n'existe presque pas. Mais tu ne sais plus vraiment ce que tu fais, ta conscience est évasive, uniquement connectée au processus, tes mains en sont les instruments.

Je ne sais pas aujourd'hui où tout cela va finir, ni comment. Ce n'est pas moi qui le verrai, je l'accepte.

Aujourd'hui, j'ai perdu mes couleurs et c'est toi qui les pleures. Je ne sais pas bien pourquoi, après tout, c'est ce que tu voulais, je crois. Ce que la lumière m'a pris est naturellement venu se déposer entre tes mains.

Dans la chambre, partout, des toiles, l'œuvre est achevée, elle est unique. Sa violence effraie. Angles aigus, saillants, qui dévorent, déchirent la toile abîmée de traits au couteau. Elle a subi l'assaut de tes mains. Ici, une épaisse traînée bleue dévore un triangle timide. Là, un arc de cercle pourpre enveloppe de son mouvement assassin un fond mauve pastel. Partout, la puissance, la vitalité du trait écrase avec fougue les couleurs les plus discrètes. Les mouvements attaquent. Le rouge, surtout, renverse d'un orage de sang les teintes froides qui l'entourent. L'hémoglobine de mon existence crache ici toute l'énergie, la force vitale qu'il lui reste. Les assauts sont partout. Elles sont palpables, ces épaisses traînées de peinture, ces coulées grossières amoncelées dans tous les coins de mon être. Tes yeux brûlent, c'est normal, tout cela étincelle ; les rayons se réverbèrent, gagnent en puissance. Il y a la force de mille soleils dans cette si petite pièce. Toutes les couleurs éclatent, dans mes yeux, dans mon crâne. Tes joues, ton visage de peintre, creusés et multicolores, rayonnent de cette lumière teintée qui t'étouffe aussi maintenant. Cette peinture, tu la pleures, et tes larmes recouvrent le sol d'un tapis bleu roi apaisant. Je voudrais m'y plonger pour toujours, retrouver au moins une des couleurs perdues, une de celles qui t'ont quittée toi aussi. Car tout cela n'était qu'un leurre. Je voudrais juste rester, nager dans ce bleu avec toi. On n'a pas fait attention, on ne savait pas.

Plus que jamais, ton regard noir est celui des solitaires qui n'ont rien et à qui l'on donnerait tout. Il se marie si bien avec les taches de vie qui colorent ton visage. Mais sache que ce que la lumière m'a volé t'appartient pour toujours, car c'est dans tes mains que réside cette parcelle de ce que je fus.